

CHAPITRE I

Nous savions qu'ils viendraient. À la sortie de l'école, les parents en parlaient depuis des semaines. Ils l'avaient lu dans le journal. Il y avait même eu une réunion d'information organisée par le maire dans la salle des fêtes. Mon père, qui siège au Conseil municipal en tant qu'adjoint chargé de la voirie (moi non plus je ne savais pas ce que cela voulait dire la première fois qu'il en a parlé : voirie, c'est un mot d'adulte pour parler des routes), mon père donc était rentré un jour tout excité de sa réunion à l'hôtel de ville. Il avait déclaré à ma mère que c'était « formidable ».

— On va gagner un temps incroyable, avait-il précisé.

Avec les copains, nous n'y avions pas trop prêté attention au début. C'était encore un truc d'adultes, une affaire dont ils parlent pendant des mois mais

qui n'arrive jamais. Et lorsqu'elle se présente, la plupart du temps, c'est à se demander pourquoi les grands en ont fait tout un cinéma. Notre maîtresse, Mme Chaillaud, nous a donné une expression pour traduire ce phénomène: «C'est la montagne qui accouche d'une souris». Elle nous a même lu la fable de La Fontaine dont cette expression est inspirée: *La montagne qui accouche*.

À la récréation, nous sommes tous tombés d'accord: La Fontaine ne s'était pas cassé la tête. À ce compte-là, pas bien compliqué d'écrire des fables. Et nous nous sommes mis à inventer, chacun, notre version.

— La maison qui accouche d'un petit suisse.

— L'autobus qui accouche d'une cacahuète.

— D'un moustique!

Pierre, le premier de la classe, n'a pas pu s'empêcher d'étaler sa science.

— La supernova qui accouche d'un proton.

— C'est quoi une supernova?

— Une étoile.

— C'est quoi un proton?

Il n'y a rien de pire que de devoir expliquer ses blagues.

— La vache qui cague un petit pois.

Hugo est le plus vieux de nous tous: onze ans et demi. Il a redoublé le CE2. Mais ses blagues tournent toujours autour du même sujet: pipi-caca. Un truc de gamin. À croire qu'il est le plus petit. Dix ans et demi maximum. Il n'a pas évolué depuis le CM1.

Et puis ça a fini par dérapier. Quentin s'est tourné vers Simon:

— Ta mère qui accouche de Félix.

Inutile de vous faire un dessin. La mère de Simon s'habille en triple XL (Simon s'habille déjà en XL malgré ses dix ans) et Félix ressemble à un modèle réduit. Simon a collé une tarte à Quentin. Méritée. La mère de Simon est la plus sympa de toutes. La seule qui nous prépare des goûters collectifs. Quentin était sur le point de riposter mais Félix l'a arrêté dans son élan d'un coup de pied dans le tibia. Félix n'aime pas trop quand on le charrie sur sa taille.

À ce moment-là, la cloche a sonné. Nous sommes retournés en classe avant que je puisse placer ma version de la fable. Je l'ai quand même glissée à l'oreille de Pierre pendant que nous regagnions nos places.

— L'éléphant rose qui accouche d'une souris verte.

— Peut mieux faire, a-t-il simplement conclu en souriant.

C'est vrai, d'habitude je suis plus drôle.

À la fin de la journée, nous nous sommes retrouvés devant le portail de l'école. La semaine était terminée. Depuis l'arrivée du printemps, nous avons le droit d'aller jouer deux heures à la cabane le vendredi soir.

Quentin faisait encore la tête, à cause de la baffé et du coup de pied. Mais au bout de cinq minutes, il avait oublié. Sur le chemin, un débat animait notre petit groupe : était-il possible d'inviter des filles à la cabane ? J'avais posé la question, l'air de rien. La majorité était contre évidemment. Moi, j'aurais bien invité Juliette, avec ses copines Camille, Louise et Anissa pour ne pas avoir l'air trop lourd. De toute façon, elles sont inséparables. Je n'ai pas dit aux autres que c'était à elle que je pensais. Juliette est nouvelle. Elle est arrivée dans notre école après les vacances de Noël. Quand Mme Chaillaud l'a présentée à la classe, j'ai eu l'impression de rencontrer quelqu'un d'important. Je pourrais la jouer romantique, parler d'un ange ou d'une princesse mais ce n'est pas mon

truc. Ce qui est sûr, c'est que j'ai su dès le premier regard que Juliette compterait. Et je n'étais pas le seul dans ce cas. Tous les garçons de la classe voulaient l'inviter chez eux pour faire les devoirs. Sûr, ils se seraient moqués de moi si je leur avais dit la vérité. Mais quand ils m'ont demandé à qui je pensais en rigolant, j'ai bien compris qu'ils avaient deviné mon intention.

Heureusement, je n'ai pas eu à leur répondre. En traversant le pré derrière le lotissement, nous les avons vus alignés face à nous comme des monstres prêts à charger. Ça nous a arrêtés net. Comme je disais, nous savions qu'ils viendraient. Et maintenant, ils étaient là, devant nous. Trois bulldozers, trois éléphants jaunes qui n'étaient pas là pour accoucher de quoi que ce soit, mais pour tout raser sur leur passage, tout détruire. Et pourquoi ? Pour un truc d'adultes, qu'eux seuls peuvent trouver « formidable », une voie rapide, une autoroute, pour gagner du temps comme avait dit mon père, sans penser à ce que nous, nous allions perdre dans l'affaire : le pré, le bois et la cabane que nous avons construite.

CHAPITRE II

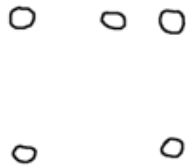
Notre cabane, nous l'avons bâtie à la rentrée, l'après-midi du premier mercredi de l'année scolaire. C'était une idée de Simon qui, pendant les vacances, avait découvert la cabane de chasse de son grand-père. Il s'était dit que nous serions bien capables d'en construire une, nous aussi, pas pour chasser bien sûr mais pour jouer. Son grand-père nous avait dessiné un plan. Il suffisait de trouver cinq arbres formant un carré.

— Pourquoi cinq arbres ? avait demandé Pierre en parlant comme Mme Chaillaud. Quatre suffisent pour un carré. Un pour chaque coin. On sait tous ça depuis la maternelle.

Simon était bien content de pouvoir le moucher pour une fois.

— Et par où on va y entrer, dans notre cabane ?

Le cinquième devait servir à créer une porte. Quand on construit une cabane, il en faut une. Sur le papier, ça donnait ça :



Nous avons regardé le plan avec attention et nous sommes partis à la recherche des cinq arbres. Nous avons parcouru le bois en long, en large et en travers, pendant deux heures, ensemble d'abord puis chacun de son côté en espérant être plus efficaces. Puis nous nous sommes retrouvés près du grand chêne, point de rendez-vous habituel. Personne n'avait trouvé de carré dans les arbres. La nature est mal fichue quand même. Les arbres poussent n'importe comment, même pas alignés, même pas droits. Ça fait des formes bizarres, des losanges, des triangles, des tas de figures que nous n'avions pas encore étudiées en géométrie, mais pas de carré. Nous étions drôlement dépités, tous assis autour du grand chêne.

Et puis j'ai eu une idée. Une très bonne. Je ne dis pas ça parce que c'était mon idée, mais parce qu'elle était vraiment bonne.

— On s'en fout que ça soit un carré. C'est un truc d'adulte, le carré. On n'est pas obligé. Si on a envie d'une cabane toute biscornue, c'est notre affaire.

Tout le monde a dit :

— Ouais ! C'est vrai, ça !

— On s'en fout du carré !

Sauf Simon, bien sûr, qui restait planté là, le plan de son grand-père dans la main.

Nous avons regardé autour de nous. Nous avons repéré sept arbres en haut d'une butte qui pouvaient bien faire notre bonheur, et au lieu d'un carré, nous avions ça :



Simon a comparé avec le plan. Il ne voyait pas comment passer à la deuxième étape : tendre des ficelles entre les arbres pour les murs. J'ai pris les choses

en main à nouveau. Je lui ai dit d'oublier le plan, de faire preuve d'imagination. Nous avons commencé à dérouler la ficelle, l'avons tendue entre les arbres, une à cinquante centimètres de hauteur, puis une autre à un mètre et une dernière à un mètre cinquante. Une fois les ficelles tendues, il fallait ramasser des fougères, les plier en deux sur les ficelles, bien serrées, feuilles vers l'extérieur en rabattant la tige sous la ficelle d'en-dessous, et ça faisait des murs parfaits, bien touffus, bien épais. Je passe sur le fait que les fougères, ça ne se laisse pas arracher facilement. Nous y avons gagné de sacrées ampoules aux mains. Je passe aussi sur le problème de la porte, que nous avons oubliée, et sur l'emplacement de laquelle nous avons débattu longtemps avant de décider que c'était aussi un truc d'adulte, que notre cabane n'en aurait pas. Du moins pas vraiment. Seulement un passage secret, entre deux bouquets de fougères moins serrés que les autres par lequel il fallait se faufiler à quatre pattes. Juste assez grand pour nous. Mais où aucun adulte n'aurait pu s'y glisser sans salir son pantalon. Nous nous moquions pas mal de pourrir nos vêtements.

Une fois à l'intérieur, il fallait bien se rendre à l'évidence: pas de toit. Oublié aussi. Nous étions tous là, au milieu de nos murs bien épais, comme des vaches dans un enclos. Et nous avions l'air aussi stupide à regarder vers le haut comme si le toit allait se fabriquer tout seul.

Simon a ressorti le plan de sa poche. Son grand-père avait indiqué une troisième étape: il fallait passer de longs bouts de bois entre les arbres en s'appuyant à la jointure des branches, au moins vingt centimètres au-dessus des murs, en poser des plus petits par-dessus pour créer un quadrillage, et tout recouvrir de fougères à nouveau. Ça devenait compliqué, technique même. L'après-midi touchait à sa fin. Nous nous sommes dit qu'on terminerait notre cabane la prochaine fois.

Le vendredi soir suivant, nous avons rassemblé des branches mortes récoltées alentour. Nous avons du mal à en trouver des longues. Les arbres qui étaient au milieu nous ont bien aidés alors, car nous avons pu y appuyer les branches courtes que nous avons ramassées. C'est pour ça que je dis que mon idée de

ne pas tenir compte du carré était une très bonne idée. Sans les arbres du milieu, nous y serions encore ou, plus probable, nous aurions tout bonnement abandonné. Au bout de deux heures d'effort, notre toit était terminé. Campée sur sa butte comme sur une île, notre cabane avait fière allure. Avec un peu d'imagination, il était possible de se figurer l'eau autour. Chacun s'est attitré une place à l'intérieur que nous n'avons plus quittée ensuite.

Tant qu'il a fait beau, nous sommes venus le mercredi après-midi, le vendredi soir et le samedi après-midi. Au bout de quelques semaines, nous étions tel Robinson Crusoé sur son île. M. Fernandez, le maître des CM1, qui est aussi le directeur de l'école, nous avait fait lire des passages de ce roman en classe, l'année précédente. Sauf que nous n'étions pas seuls et que notre île n'était pas celle du désespoir comme dans le livre. La vie sauvage et les aventures nous enchantaient. La cabane était devenue confortable. Chacun avait aménagé son coin. Planches et rondins en guise de fauteuils. Il y avait même une petite table au milieu que Quentin avait piquée dans le garage de ses parents. Nous étions comme des rois.

Avec l'automne, les jours ont commencé à raccourcir. Nous n'y venions plus que les mercredis et samedis après-midi. Et puis le froid de l'hiver nous a découragés. Au bout de dix minutes assis sur nos planches, nos fesses étaient comme des blocs de glace. Nous nous sommes réfugiés au chaud, dans les maisons. Chez Simon, le plus souvent, à cause des goûters que nous préparait sa mère. Quand les premiers jours de soleil sont arrivés, au printemps, nous sommes revenus à la cabane. Mais avant tout, il a fallu la remettre en état. Surtout le toit qui s'était effondré par endroit. Et tout ce travail était sur le point d'être anéanti par les bulldozers qui nous faisaient face.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? a demandé Félix.

— S'ils approchent, on les bousille, a suggéré Hugo.

— C'est facile à dire, a souligné Pierre.

— Le combat sera déséquilibré, dangereux même.

La possibilité du péril ne peut être ignorée.

Quentin s'exprime souvent avec des phrases toutes faites, entendues dans des films d'action qu'il regarde avec son père.

— Il faut réfléchir, j'ai dit. Il y a sûrement un moyen de sauver la cabane. Les routes ne vont pas

toujours tout droit. On pourrait trouver un moyen de la détourner.

— Ça serait plus simple de déplacer la cabane.

Pour une fois, Hugo ne disait pas de bêtise. Sauf qu'il n'y avait nulle part où la reconstruire. Le lotissement s'était agrandi. Seule demeurait une bande de nature presque sauvage, un pré et notre petit bois, entre les maisons et la zone d'activité créée l'année précédente et où s'installaient des entreprises. Bien sûr, la voie rapide devait passer pile entre les deux, sur notre terrain de jeu, sur notre cabane. Restaient encore quelques terrains inoccupés du côté des entreprises pourtant. La route pouvait bien passer là. Il suffisait de le faire comprendre aux adultes. Encore fallait-il trouver une autre raison que la cabane, une raison que les adultes comprendraient.

Nous avions beau chercher, rien ne venait. Dépités, nous nous sommes séparés en nous promettant d'y réfléchir chacun de notre côté, de nous retrouver le lendemain pour partager nos idées, mettre en place une stratégie.

CHAPITRE III

En rentrant chez moi ce vendredi-là, avec Félix, je me suis demandé ce que nous ferions sans la cabane. Qu'allions-nous faire de notre temps libre si notre terrain de jeu favori disparaissait sous les chenilles des bulldozers? Quand nous étions venus nous installer ici trois ans plus tôt, mes parents avaient tenté de me persuader que ce serait mieux qu'en ville où nous habitions jusque-là. Je ne voulais pas les croire. J'adorais le square de notre quartier où je retrouvais mes copains de l'école de la rue Paul-Bert. Il y avait des jeux, toboggan, tourniquet et cage à poules. Nous faisons des parties de trappe-trappe interminables. Ici, il n'y avait rien. Des champs et des arbres, un bourg avec la mairie, une boulangerie et un bar-tabac.

Mes parents s'étaient mis en tête qu'il était mieux de grandir à la campagne. Mais comme mon père qui